

Sarah entra dans le salon, plaça une lampe sur la table et mit son ouvrage à côté d'elle.

Elle était seule enfin et pouvait s'abandonner à toutes ses pensées. L'entrevue qu'elle avait eue le matin avait jeté la tristesse dans son âme, tout en la convainquant de l'amitié que lui portait son bon parent. Malgré lui, en effet, et parce qu'il croyait de son devoir de lui communiquer les bruits qui lui étaient parvenus, il avait manifesté ses inquiétudes et donné à entendre qu'il n'espérait plus en l'innocence d'Edwards. C'avait été un coup terrible pour la pauvre enfant ; mais elle ne pouvait lui en vouloir. Le brave homme souffrait tant de la voir ainsi, il était si desolé du malheur qui la menaçait dans le cas où James serait reconnu coupable, qu'il était vraiment bien excusable dans les efforts qu'il faisait pour l'effacer de son souvenir et briser les liens qui la retenaient à ce malheureux jeune homme. Sarah comprenait sa douleur, excusait ses inquiétudes, ses doutes même : quelle raison avait-elle de lui faire des reproches ? Ne lui avait-il pas déjà donné assez de preuves d'une amitié dévouée ?

Elle était encore plongée dans ces douloureuses réflexions, lorsqu'on frappa à la porte de la rue. Elle reconnut aussitôt la manière de frapper de Rodolphe et son arrivée ne lui causa pas d'impression désagréable. Depuis que celui-ci était rentré à la maison, elle s'était habituée de nouveau à ses visites et ne souffrait plus autant de sa présence.

(La suite au prochain numéro.)

LES RUSES DES ACHETEURS.

On se plaint quotidiennement des ruses et des fraudes de ceux qui vendent. Pour être juste, il faudrait aussi faire attention aux ruses et aux fraudes de ceux qui achètent. C'est un côté qu'ordinairement on laisse plus volontiers dans l'ombre, peut-être par la raison que les acheteurs sont, en somme, beaucoup plus nombreux que les marchands, et que naturellement l'opinion du plus grand nombre est toujours celle qui l'emporte. On a de même fait passer presque en proverbe les malices du paysan qui vend ses provisions, soit au marché, soit chez lui ; mais, parmi les cultivateurs comme parmi les citadins, s'il y a des esprits rusés il y a des caractères simples, et, dans tout marché qui n'est pas loyalement fait, il y a nécessairement une dupe : or ce n'est pas toujours celui qui vend. Nous trouvons, sur les tribulations de ce dernier, quelques considérations aussi justes qu'ingénieuses, dans un recueil estimé.

« Que de ruses mises en œuvre contre le vendeur ! quel déploiement de diplomatie de mauvais aloi ! que de circonlocutions ! que de détours ! que de compliments ! Le marchand à qui le cultivateur vend, le

marchand à qui il achète, ne se sont peut-être jamais vus, et cependant, par leur manière de faire, ils paraissent s'être mis d'accord pour le tromper ou l'induire en erreur sur la valeur de sa marchandise à qui mieux mieux. Ayez une qualité supérieure ; cela est égal : votre blé ne sent pas bon, il n'est point pesant ; votre vin est dur, sans saveur, on paraît même craindre qu'il n'ait un peu de goût... ; vous croyez avoir des bêtes grasses, c'est une erreur... En somme, l'acheteur ne trouve jamais de marchandise de première qualité ; elle est passable quand elle est supérieure, et si elle est ordinaire, elle ne vaut absolument rien. Ce n'est que pour vous faire plaisir et pour vous en débarrasser qu'on l'achètera ; et on brûle du désir de l'avoir. Quelle singulière manière de traiter les affaires ! et cependant c'est la plus usuelle dans une très-grande partie de nos foires de village, et même dans les marchés de nos bourgs !

« Mais ce n'est là qu'un petit côté de la question ; et vraiment ce n'est rien quand le vendeur n'a à se défendre que d'un acheteur isolé : où la défense est difficile, c'est quand l'attaque a été préméditée. En effet, il y a quelquefois dans ces foires ou marchés certaine fatalité qui ferait croire malgré soi aux coalitions de deux, de trois, de quatre acheteurs contre un seul vendeur. On nous a raconté bien des fois, à notre grande stupéfaction, des faits nombreux semblables au suivant.

« Un acheteur bien connu se présente auprès d'un producteur qui a quelques bestiaux à vendre, il entre en marché avec lui ; après des pourparlers nombreux et à la suite d'un examen minutieusement attentif de la marchandise, il lui fait une offre au-dessous de la valeur, sans aucun doute, mais pour une première offre pouvant à la rigueur paraître raisonnable. On se récrie, il se récrie plus fort, et vous dit en s'en allant : « Vous verrez si vous en trouvez plus. » En effet, quelques minutes se sont à peine écoulées qu'un deuxième acheteur se présente, et, après avoir fait le même examen que le premier, il offre un prix encore moindre, tout en se plaignant vivement de l'exagération de la somme demandée. Un troisième arrive, même comédie, renforcée cependant, les paroles sont plus amères. Un quatrième enfin, etc. Le pauvre vendeur commence à croire qu'il a eu tort de ne pas avoir accepté le prix offert par le premier achaland, le plus raisonnable de tous ; ses yeux le cherchent de tous côtés, et ils ne sont pas longtemps à le trouver.

« Le premier marchand voit certes bien son embarras ; mais n'allez pas croire qu'il va se rapprocher immédiatement : non certes ; il attend qu'on aille à lui, qu'on le prie, qu'on le supplie, ce qui ne tarde pas, du reste, à avoir lieu.

« Quelques-uns de nos amis se sont souvent permis d'envoyer de pareilles mines, en enlevant au sacrificeurs leurs malheureuses victimes, et les paires de bœufs allaient coucher dans d'autres étables que celles qui leur étaient destinées par ces messieurs. Mais ce n'est que rarement que de pareilles combinaisons sont déjouées ; elles réussissent au contraire le plus habituellement.

« Un accident arrive-t-il dans l'étable d'un cultivateur : par exemple, un bœuf, une vache, des moutons, se sont-ils météorisés ? ou bien l'artiste vétérinaire a-t-il

conseillé, par mesure de prudence, de vendre un de ces animaux ? Voyez venir les bouchers et les marchands de bestiaux ! C'est souvent un quart de la valeur de la bête qui sera offert, et on doit se regarder comme très-heureux quand le chiffre offert approche de la moitié du prix réel. »

—:0:—

QUELQUES PENSÉES SUR L'AMOUR

L'amour est une fièvre ardente dont l'attribut est de tout changer et la folie de se croire éternelle.—Mme Cottin.

L'amour est une vapeur qui va du cœur à la tête et rend frenétique ce qu'il possède.—Firmian.

L'amour est la plus puissante des attractions, nul ne se dérobe à son influence ; il captive, séduit, entraîne, donne une vie nouvelle, place le ciel sur la terre.—Mme Gatto de Canon.

L'amour est une fièvre dont les accès comme ceux des maladies aiguës, ont leur marche, leur apogée, le moment où il faut mourir ou guérir.—Mme Sophie Gey.

L'amour est tout dans celui qui aime, l'aimé n'est qu'un prétexte.—A. Karr.

L'amour est une espèce de folie, car le plus vrai est celui qui résonne le moins.—Satena.

L'amour est triste ; il ferme notre cœur à tous les plaisirs qu'il ne donne pas.—Mme Riccoboni.

L'amour est un plaisir qui nous tourmente ; mais ce tourment fait plaisir.—Scribe.

L'amour est un je ne sais quoi, qui vient de je ne sais où, et qui finit je ne sais comment.—Mlle de Seuderi.

L'amour est la passion la plus vive, la plus naturelle, la plus juste, la plus injuste quelquefois ; la plus séduisante, la plus et la moins satisfaisante ; elle renferme tous les contraires.—Mme de Vezzari.

Vouloir définir l'amour c'est en détruire le charme, c'est couper les ailes du papillon.—Beauchêne.

—:0:—

UN CHASSEUR ET UN FOU.—Voici l'entretien qui eut un jour lieu entre un chasseur et un aliéné sur la batture de Beauport.

LE FOU.—Bonjour, monsieur. Quel beau cheval vous avez ! Voulez-vous me dire ce qu'il coûte ?

LE CHASSEUR.—Il vaut soixante louis.

LE FOU.—Et le fusil que vous portez en bandolière, combien vaut-il ?

LE CHASSEUR.—C'est un des meilleurs fusils d'Angleterre, il m'a coûté vingt louis.

LE FOU.—Vos chiens sont splendides, quelle est leur valeur ?

LE CHASSEUR.—Vingt louis.

LE FOU.—Quel est cet oiseau que vous avez dans votre gibecière ?

LE CHASSEUR.—C'est une bécassine.

LE FOU.—Combien cela peut-il valoir ?

LE CHASSEUR.—Douze sous.

LE FOU.—Bien alors je vous recommande de vous sauver le plus tôt possible, car si le maître de l'asile savait qu'il y a dans l'univers un homme assez sot pour dépenser cent louis afin de se procurer un oiseau qui vaut à peine douze sous, il le ferait renfermer tout de suite.